

globe. Non, ce ne seront plus ces splendeurs orientales ; il faudra quitter les prophètes pour les druides, Homère pour les bardes et Virgile pour Ossian ; en comparaison de ce bel Orient, ce ne seront plus ici que des ombres en quelque sorte Némériennes, et le Tartare après l'Éden.

Au lieu du cap Misène et du beau Suntum, noyés dans l'or des soleils orientaux, ce ne sera, le plus souvent, qu'un brouillard compact, qu'un brouillard presque anglais, voilant hermétiquement l'atmosphère, y roulant en nuées lourdes, ou ruisselant en ondées folles ; ce ne sera que le roc aride des deux Bés gris eux-mêmes au milieu des eaux grises qui les menacent, qui les pressent, qui les secouent, qui les grondent, qui les flagellent incessamment.

Qui sait même si un beau jour elles ne finiront pas par briser ce roc qui les gêne, par rompre le sceau sacré du cercueil, par dépouiller, au profit de l'Océan, le glorieux tombeau, et par rendre à l'inconstance des mers celui qui s'y était déjà si souvent exposé durant sa vie !

Pourquoi donc ne pas chercher un port plus sûr et plus tranquille ? Pourquoi vouloir reposer sur un écueil et au sein des tempêtes ? Pourquoi tant tenir aux côtes du nord, pourquoi ne pas choisir sur les côtes du sud de la Bretagne ? C'est toujours la patrie : et ici les mers sont plus douces, les vents moins acerbés, les côtes moins sauvages ; les rocs moins meurtriers : ici les anses des rivages sont plus arrondies et plus molles, les coquillages sont plus beaux, les sables sont plus jaunes, les grèves plus finement tapissées ; et, sur tout cela, les soleils eux-mêmes sont plus beaux ; on y sent déjà le midi et l'on est d'un degré plus près de ses feux.

Venez donc, non pas dormir encore, mais venez vivre avec nous ; nous avons les richesses des bergers du poète ; nous avons des pommes douces, des châtaignes molles ; nous avons des poires savoureuses, des melons parfumés et des raisins mûrs ; nous avons peu de fromages, mais nous avons du beurre succulent, des crèmes fraîches ; nous avons la caïlle et la perdrix dans nos blés ; nous avons le lièvre nourri de thym et de serpolet dans nos plaines ; nous avons les poissons recherchés, nous avons la fine crevette, nous avons le homard enpourpré dans nos mers ; venez donc passer avec nous quelques-uns de vos jours, venez visiter nos chaumières, et fixer le lieu de votre repos parmi nous.

Venez, de grands monuments vous y réclament ; vous choisirez entre ceux de Carnac et ceux de Lokmariaaker, plus grandioses, plus travaillés, plus variés, plus gigantesques, plus étonnans, encore. Oh ! déjà de grandes choses et de hautes antiquités dorment là-dessous ; et il y a dans ce rendez-vous de tous les monuments du culte antique de la vieille patrie, des mystères qui seraient lumineux pour l'histoire, s'ils étaient pénétrés !

Quoique déjà funèbre sans doute, et contenant peut-être les cendres des légionnaires de César, tués dans les combats où fut détruite la puissance des Venètes, ce monument est d'un aspect réjouissant et pompeux. Du lointain des terres comme du large des eaux, on le voit, même au sein des hivers, verdoyer sur la presqu'île ; et quoique situé sur le rivage, son éclat ne passe jamais : il y a toujours de la fraîcheur et de la jeunesse sur ce tombeau. Asile des morts, il pourrait servir aussi de phare aux vivans, si les feux, comme les astres, pouvaient briller pendant la nuit.

Vous aimez le voisinage des mers : vous les aurez encore ici à vos pieds ; nuit et jour vous pourrez entendre rouler l'onde sur les grèves sonores. Quelquefois même en montant, elle élèvera jusqu'à vous de hauts mugissemens tirés du fond des grottes marines, où jadis, sans doute, se retiraient les monstres qu'exterminait St.-Gildas. Ces grottes sont vides maintenant, et leurs parois étincellent de roches et de stalactites presque diamantines.

Oh ! qu'il serait bon, pendant la méridienne ardente des étés, de reposer à l'ombre humide de ces grottes marines, et au son incessant et vaste de ces vagues ! Naples et Baya peuvent en avoir de plus tièdes, de plus molles, mais elles n'en ont pas de plus fraîches, elles n'en ont pas de plus vives, de plus richement diaprées.

Venez donc, nous vous offrons dans Tumiac un monument durable et dominant comme votre génie. D'un côté, vous jouirez d'une vue portant au loin sur les mers, et de l'autre, un vaste horizon terrestre vous sera soumis. Sur les bords du rivage vous verrez errer les voiles des vaisseaux de haut bord, sortant de Lorient ; de Brest on des ports d'Angleterre.

Venez, et à côté de votre tombeau, sur le sommet du grand Tumulus, nous élèverons au Dieu du ciel et de l'abîme que vous nous avez dépeint si grand, un petit temple où, pèlerins dévots à vos mânes comme à sainte Anne d'Auray, nous irons prier pour vous auprès de vous, lire vos livres, en commenter les beautés, invoquer votre génie, parler de vous, de votre bonté, de votre douceur, non moins éminentes que votre génie lui-même.

Venez donc, et si vous aimez mieux des îles, nous avons des îles aussi : celles du Morbihan, non moins nombreuses, assure-t-on, que les jours dans l'an. Dans ces îles, dont la plupart sont douces et fertiles au milieu des ondes amères et des rochers aïdes, il y a des monuments plus rares, plus frappans encore que les autres : il y a des temples souterrains, véritables hypogées druidiques dont toutes les parois de granit sont couvertes de caractères d'une physionomie orientale, moins mystérieux peut-être, mais moins étudiés aussi que ceux de l'Égypte.

Eh bien ! si ce petit sanctuaire de l'île de Gafrinis peut vous plaire, il est unique ; nous vous l'offrons. L'île est solitaire comme une vierge, mais fraîche, féconde comme Cybèle et riante comme Vénus au sein des flots. Un ermite pourrait y vivre : il y eut un monastère autrefois, et l'on y retrouve même encore aujourd'hui des croix de fer et des figurines en cuivre. Sépa-

rées du large par une barre de rochers, par les sinuosités du bras de mer, par de petits caps protecteurs qui se projettent alentour, les eaux de cette île sont rarement troublées soit par les vents soit par les hommes : elles dorment pures et calmes sur le mica blanc de leurs sables comme les étoiles sur l'azur bleu et sur l'ouate éclatante des nuées. Ce n'est point le croisement des rames, ce n'est point le bruit d'un port, ce n'est point la cohue des marchands malouins : on y passe cependant. Vous y verriez même de jeunes velleidas conduire légèrement la barque paternelle, et venir aux jours de fêtes déposer des fleurs marines aux pieds de celui qui a si bien chanté la prêtresse de leurs pères.

Si vous aimez mieux l'espace des grands horizons marins et voulez être plus au large, nous pouvons vous satisfaire encore. Nous vous donnerons l'île du Mai, haute, vaste, seule dans ses vagues, et sise à l'orée du grand Océan. Comme la théorie athénienne, un vaisseau pavisé sortirait régulièrement de nos ports et irait vous conduire les pèlerins dignes de fouler le sol de votre monument et de s'approcher de votre grande ombre. Quant au reste, la mer vous en préserverait par une distance de trois lieues.

Venez donc sur nos rivages ; venez donc dans nos îles qui sont antiques, qui sont simples encore, et n'allez pas chercher une tombe dans l'entrepôt du négoce, sous le comptoir de Saint-Malo.

Mais c'est là que vous êtes né, et toujours le cœur tient par je ne sais quel lien au berceau. Le berceau est une chose que l'on n'a point comprise, et à laquelle cependant on pense et l'on revient toujours.

Résignons-nous donc, et félicitons Saint-Malo.—D'ailleurs, s'il n'est pas agréable de vivre partout, on peut, sans ennui, dormir partout quand on dort. Peu importe de la lumière ou de l'ombre sur l'ombre du tombeau ! Qu'importe du soleil ou de la pluie sur une épitaphe, et une température inclemente ou sereine pour un corps à jamais guéri de tous les maux ?—Et de plus, dans leur sombre aridité, les côtes et les îles du nord sont saintes aussi. Tandis que Gildas et ses frères purgeaient celles du sud, saint Samson et les siens sanctifiaient celles de la Manche, en s'y retirant pour s'y livrer sans distraction aux austérités du jeûne, à la prière et à la méditation.—Rien, en effet, de plus propre que la présence et la voix de l'abîme hurlant dans ses écueils à la ronde et au loin, pour secouer les élans de la vie contemplative, et favoriser l'extase de la pensée. On dirait, sur les flots, et que le ciel est plus vaste, et que Dieu est plus grand.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Vous trouverez peut-être que ces quelques lignes suivent d'un peu loin le morceau qui les a provoquées. Je serai heureux si vous et vos lecteurs jugez que ce soit le cas de dire : mieux vaut tard que jamais. J'ai voulu remercier, au nom du pays, votre correspondant qui nous a fait connaître la noble et intelligente conduite du digne seigneur dont se félicite le village d'Industrie. Il est bien permis, il est même ordonné à la main qui sème les bienfaits, de se cacher même de sa sœur ; mais il n'est pas permis à l'œil qui l'aperçoit de la laisser dans l'ombre que sa modestie recherche, surtout quand cette révélation peut multiplier le bien au centuple, et que ce bien est d'une grande importance pour un pays tout entier. Or, tel me paraît être celui que fait connaître votre correspondant. Il est bien des cœurs qui aiment d'un ardent amour leur patrie et leur religion, et n'attendent que la révélation d'un moyen pour travailler à leur prospérité commune. Dans un pays nouveau qui ne demande que des bras pour nourrir une population nombreuse, ils voient avec peine une grande partie de leurs frères se disperser sur un vaste continent, et y végéter souvent corps et âmes, pendant qu'ils pourraient, sur le sol natal, trouver le bonheur et l'aisance. Ils voudraient bien pouvoir les y retenir, y rappeler même ceux qui l'ont quitté ; ils attendent beaucoup, et avec raison, du patriotisme éclairé du nouveau commissaire des terres ; mais eux aussi peuvent contribuer pour leur part à cette œuvre : qu'ils marchent sur les traces de l'honorable M. Joliette. Ils veulent établir le Canada, qu'ils bâtissent des églises ; oui, des églises : l'Église qu'habite Dieu seul procure pourtant un asile à bien des hommes abandonnés ; demandez plutôt aux pauvres de l'Angleterre. C'est comme le prêtre qui ne renonce à la paternité que pour se charger d'une plus grande famille. Dans un pays récemment conquis on établit des postes avancés pour gagner du terrain : ici chaque église sera un poste avancé pour la colonisation et la conquête sur la nature brute ; autour de la maison du Père commun se rassembleront ses enfans ; ce moyen de posséder la terre sera au moins bien pacifique. La religion y gagnera, et la cause nationale n'y perdra pas. Ainsi réunis, les Canadiens recouvreront la légitime part d'influence que leur a enlevée leur trop grande dissémination ; et l'œil verra avec joie surgir de toutes parts des villages, des bourgs florissans qui plus tard seront des villes. Ainsi en fut-il dans tous les tems et chez tous les peuples ; ainsi en a-t-il été dans la vieille Europe, notre mère : nombre de ses bourgs et de ses